

« Jadis, se disait-il, dans mon pays natal, pour faire dix lieues, je prenais ce qu'on appelle, je ne sais pas pourquoi, *le train*. Parfois, je me trouvais en face de personnes très honnêtes et fort vénérables. Elles disaient leur chapelet, lisaient dans le *Manuel du Tiers-Ordre*, et me faisaient partager leur repas.

« D'autres fois j'eus pour vis-à-vis des dragons qui partaient en congé et qui venaient de noyer chez le cabaretier du coin, les ennuis causés par le colonel et le brigadier.

« Plusieurs fois, j'eus devant moi, dans le train, un produit malsain d'une grande ville, ou une respectable nourrice qui devait rassasier un poupon criard et l'entretenir dans un état de propreté digne d'un pays civilisé... Arbres, maisons, tunnels, viaducs, ponts paysages, vignes, forêts, champs, tout passait, tout fuyait, tout tournait comme la tête du voyageur. Mon âme ne pouvait s'élever vers Dieu, écrasée qu'elle était par tout ce progrès...

« Tout à coup, j'entendais le sifflet strident lancé par le monstre de feu, et on criait, on hurlait :

« Coursan... Coursan... Buffet... Cinq minutes d'arrêt. »

« Moi, j'étais arrivé... Je sortais de ce qu'on a surnommé *la gare*, la figure et les mains noires de fumée, mon cher habit tout couvert de poussière, le corps broyé, la tête bourdonnante, je n'avais rien vu, rien distingué, rien admiré parmi les chefs-d'œuvre du Créateur. Peu importe, je n'avais été dans le train qu'une heure, et j'avais fait dix lieues... Voilà le progrès !... Oh ! civilisation !...

« Maintenant, j'ai évacué tout ce qui est du lièvre et je cours comme la tortue. Le mulet qui a l'honneur de me tirer, chemine d'un pas de sénateur, et moi, je regarde, je vois, je contemple.

« J'admire et j'adore Dieu sur une fleur de jujubier, sur la tige du blé, sur la feuille du millet. Les troupeaux de moutons me prêchent l'obéissance, la douceur, la pauvreté ; les troupeaux de chèvres me montrent l'activité du zèle et les chevreaux qui folâtraient me disent la sainte liberté des enfants de Dieu. Les bergers me rappellent tous mes devoirs.

« Je traverse des villages. Là, je remarque et je respire tout autre chose que des pois de senteur. Les animaux à grouin, que je vois se vautrer dans la boue, me rappellent ces pauvres païens pour qui Dieu m'a envoyé ici, et aussi nos libres-penseurs et nos libres-viveurs de France...

« J'observe des pagodes, des figures du diable, grandes et petites ;